

Texte du lundi 8 juin Le Lion de J Kessel. Chap 1

Joseph Kessel « entre dans la Pléiade », nous avons - cette année - déjà rencontré cet auteur.

- Écrivez comme il convient les **verbes** laissés ici à l'infinif.
- 5 fautes « jonchent » le texte : à vous de les retrouver.

Le lion Joseph KESSEL – chapitre 1

Est-ce qu'il avait tiré sur mes paupières pour voir ce qu'elles cachaient ? Je ne **pouvoir** le dire avec certitude. J'**avoir** bien le sentiment, au sortir du sommeil, qu'un pinceau léger et râpeux s'était promené le long de mon visage, mais, quand je m'**éveiller** vraiment, je le trouvai assis, très attentif, au niveau de l'oreiller, et qui m'examinait avec insistance. Sa taille ne **dépasser** pas celle d'une noix de coco. Sa courte fourrure en avait la couleur. Ainsi vêtu depuis les orteils jusqu'au sommet du crâne, il semblait en peluche. Seul, le museau était couvert par un loup en satin noir à travers lequel **briller** deux gouttes : les yeux. Le jour commençait à peine, mais la lumière de la lampe tempête que j'**oublier** d'éteindre dans ma fatigue me suffisait pour apercevoir nettement, sur le fond blanc des murs crépi à la chaux, cet incroyable envoyé de l'aube. Quelques heures plus tard, sa présence m'aurait paru naturelle. Sa tribu vivait dans les hauts arbres répandus autour de la hutte; des familles entières jouaient sur une seule branche. Mais j'**arriver** la veille, épuisé, à la nuit tombante. C'est pourquoi je considérais en retenant mon souffle le singe minuscule posé si près de ma figure. Lui non plus ne bougeait pas. Les gouttes elles-mêmes dans le loup de satin noir étaient immobiles. Ce regard était libre de crainte, de méfiance et aussi de curiosité. Je servais seulement d'objet à une étude sérieuse, équitable. Puis la tête en peluche, grosse comme un poing d'enfant au berceau, s'infléchit sur le côté gauche. Les yeux sages prirent une expression de tristesse, de pitié. Mais c'était à mon propos. On **dire** qu'ils me voulaient du bien, essayaient de me donner un conseil. Lequel ? Je dus faire un mouvement dont je n'**avoir** pas conscience. La boule mordorée, ombre et fumée en même temps, sauta, vola de meuble en meuble jusqu'à la fenêtre ouverte et se dissipa dans la brume du matin.

Mes vêtements de brousse **gésir** à terre, tels que je les **jeter** en me couchant, au pied du lit de camp, près de la lampe tempête. Je les mis et gagnai la véranda. J'avais le souvenir d'avoir noté la veille, en dépit de l'obscurité, que des massifs d'épineux encadraient ma hutte et que, devant, une immense clairière s'enfonçait dans le secret de la nuit. Mais, à présent, tout était enveloppé de brouillard. Pour seul repaire, j'avais, juste en face, au bout du ciel, sur la cime du monde, la table cyclopéenne chargée de neiges éternelles qui **couronner** le Kilimandjaro.

Un bruit semblable à un très furtif roulement de dés attira mon attention vers les marches de bois cru par où l'on accédait à la véranda. Lentement, délibérément, une gazelle

gravissait le perron. Une gazelle en vérité, mais si menue que ses oreilles ne m'arrivaient pas aux genoux, que ses cornes étaient pareilles à des aiguilles de pin et que ses sabots avaient la dimension d'un ongle. Cette merveilleuse créature sortie du brouillard ne s'arrêta que devant mes chevilles et leva son museau vers moi. Je me baissai avec toute la précaution possible et tendis la main vers la tête la plus finement ciselée, la plus exquise de la terre. La petite gazelle ne remuait pas. Je touchai ses naseaux, les caressai. Elle me laissait faire, ses yeux fixés sur les miens. Et dans leur tendresse inefable, je découvris le même sentiment que dans le regard si mélancolique et sage du petit singe. Cette fois encore, je fus incapable de comprendre. Comme pour s'excuser de ne pouvoir parler, la gazelle me lécha les doigts. Puis elle dégagea son museau tout doucement. Ses sabots firent de nouveau, sur les planches du perron, le bruit de dés qui roulent. Elle disparut. J'étais seul à nouveau. Mais déjà, en ses quelques instants, l'aube tropicale, qui est d'une brièveté saisissante, avait fait place à l'aurore. Du sein des ombres, la lumière jaillissait d'un seul coup, parée, armée, glorieuse. Tout brillait, étincellait, fautes d'orthographe ait, scintillait. Les neiges du Kilimandjaro traversées de flèches vermeilles. La masse du brouillard que les feux solaires creusaient, défaisaient, aspiraient, dispersaient en voiles, volutes, spirales, fumées, écharpes, paillettes, gouttelettes innombrables et pareilles à une poudre de diamant. L'herbe d'ordinaire sèche, sèche et jaune, mais à cet instant molle et resplendissante de rosée. Sur les arbres répandus alentour de ma hutte, et dont les sommets portaient des épines vernies à neuf, les oiseaux chantaient et jacassaient les singes. Et devant la véranda, les brumes, les vapeurs se dissipaient une à une pour libérer, toujours plus ample et mystérieux, un verdoyant espace au fond duquel flottaient de nouvelles nuées qui s'envolaient à leur tour. Rideau après rideau, la terre ouvrait son théâtre pour les jeux du jour et du monde. Enfin, au bout de la clairière où s'accrochait encore un duvet impalpable, l'eau miroita. Lac ? Etang ? Marécage ? Ni l'un ni l'autre, mais, nourrie sans doute par de faibles sources souterraines, une étendue liquide, qui n'avait pas la force de s'épandre plus avant et frémissait dans un ondoyant équilibre entre les hautes herbes, les roseaux et les buissons touffus.

Auprès de l'eau étaient les bêtes. -

<https://www.furet.com/media/pdf/feuilleter/9/7/8/2/0/7/5/0/9782075099899.pdf>

pour le texte complet du roman.

Correction texte du lundi 8 juin 2020

Le lion Joseph KESSEL – chapitre 1

Est-ce qu'il avait tiré sur mes paupières pour voir ce qu'elles cachait ? Je n'aurais pu le dire avec certitude. J'avais bien eu le sentiment, au sortir du sommeil, qu'un pinceau léger et râpeux s'était promené le long de mon visage, mais, quand je m'éveillai vraiment, je le trouvai assis, très attentif, au niveau de l'oreiller, et qui m'examinait avec insistance. Sa taille ne dépassait pas celle d'une noix de coco. Sa courte fourrure en avait la couleur. Ainsi vêtu depuis les orteils jusqu'au sommet du crâne, il semblait en peluche. Seul, le museau était couvert par un loup en satin noir à travers lequel brillaient deux gouttes : les yeux. Le jour commençait à peine, mais la lumière de la lampe tempête que j'avais oublié d'éteindre dans ma fatigue me suffisait pour apercevoir nettement, sur le fond blanc des murs crépis à la chaux, cet incroyable envoyé de l'aube. Quelques heures plus tard, sa présence m'aurait paru naturelle. Sa tribu vivait dans les hauts arbres répandus autour de la hutte; des familles entières jouaient sur une seule branche. Mais j'étais arrivé la veille, épuisé, à la nuit tombante. C'est pourquoi je considérais en retenant mon souffle le singe minuscule posé si près de ma figure. Lui non plus ne bougeait pas. Les gouttes elles-mêmes dans le loup de satin noir étaient immobiles. Ce regard était libre de crainte, de méfiance et aussi de curiosité. Je servais seulement d'objet à une étude sérieuse, équitable. Puis la tête en peluche, grosse comme un poing d'enfant au berceau, s'infléchit sur le côté gauche. Les yeux sages prirent une expression de tristesse, de pitié. Mais c'était à mon propos. On eût dit qu'ils me voulaient du bien, essayaient de me donner un conseil. Lequel ? Je dus faire un mouvement dont je n'eus pas conscience. La boule mordorée, ombre et fumée en même temps, sauta, vola de meuble en meuble jusqu'à la fenêtre ouverte et se dissipa dans la brume du matin.

Mes vêtements de brousse gisaient à terre, tels que je les avais jetés en me couchant, au pied du lit de camp, près de la lampe tempête. Je les mis et gagnai la véranda. J'avais le souvenir d'avoir noté la veille, en dépit de l'obscurité, que des massifs d'épineux encadraient ma hutte et que, devant, une immense clairière s'enfonçait dans le secret de la nuit. Mais, à présent, tout était enveloppé de brouillard. Pour seul repère, j'avais, juste en face, au bout du ciel, sur la cime du monde, la table cyclopéenne chargée de neiges éternelles qui couronne le Kilimandjaro.

Un bruit semblable à un très furtif roulement de dés attira mon attention vers les marches de bois cru par où l'on accédait à la véranda. Lentement, délibérément, une gazelle gravissait le perron. Une gazelle en vérité, mais si menue que ses oreilles ne m'arrivaient pas aux genoux, que ses cornes étaient pareilles à des aiguilles de pin et que ses sabots avaient la dimension d'un ongle. Cette merveilleuse créature sortie du brouillard ne s'arrêta que devant mes chevilles et leva son museau vers moi. Je me baissai avec toute la précaution possible et tendis la main vers la tête la plus finement ciselée, la plus exquise de la terre. La petite gazelle ne remuait pas. Je touchai ses naseaux, les caressai. Elle me laissait faire, ses yeux fixés sur les miens. Et dans leur tendresse ineffable, je découvris le

même sentiment que dans le regard si mélancolique et sage du petit singe. Cette fois encore, je fus incapable de comprendre. Comme pour s'excuser de ne pouvoir parler, la gazelle me lécha les doigts. Puis elle dégagea son museau tout doucement. Ses sabots firent de nouveau, sur les planches du perron, le bruit de dés qui roulent. Elle disparut. J'étais seul à nouveau. Mais déjà, en ces quelques instants, l'aube tropicale, qui est d'une brièveté saisissante, avait fait place à l'aurore. Du sein des ombres, la lumière jaillissait d'un seul coup, parée, armée, glorieuse. Tout brillait, étincelait, scintillait. Les neiges du Kilimandjaro traversées de flèches vermeilles. La masse du brouillard que les feux solaires creusaient, défaisaient, aspiraient, dispersaient en voiles, volutes, spirales, fumées, écharpes, paillettes, gouttelettes innombrables et pareilles à une poudre de diamant. L'herbe d'ordinaire sèche, rêche et jaune, mais à cet instant molle et resplendissante de rosée. Sur les arbres répandus alentour de ma hutte, et dont les sommets portaient des épines vernies à neuf, les oiseaux chantaient et jacassaient les singes. Et devant la véranda, les brumes, les vapeurs se dissipaient une à une pour libérer, toujours plus ample et mystérieux, un verdoyant espace au fond duquel flottaient de nouvelles nuées qui s'envolaient à leur tour. Rideau après rideau, la terre ouvrait son théâtre pour les jeux du jour et du monde. Enfin, au bout de la clairière où s'accrochait encore un duvet impalpable, l'eau miroita. Lac ? Etang ? Marécage ? Ni l'un ni l'autre, mais, nourrie sans doute par de faibles sources souterraines, une étendue liquide, qui n'avait pas la force de s'épandre plus avant et frémissait dans un ondoyant équilibre entre les hautes herbes, les roseaux et les buissons touffus.

Auprès de l'eau étaient les bêtes. -